

L'angoisse persistante et l'angoisse passagère dans *Le Procès verbal* de Le Clézio et *Le Comité* de Sonallah Ibrahim.

Omayma Ali Khodeir*
omayma.a.khodeir@gmail.com

Résumé

Le thème de l'angoisse, largement abordé dans la littérature du vingtième siècle, est engendré suite à la violence et à l'atrocité des conflits mondiaux. L'angoisse - étant un malaise diffus face au monde, voire une inquiétude profonde née de la réflexion sur l'existence – est essentiellement liée au sentiment de l'absurde, répandu dans la seconde moitié du XXe siècle. L'absurde est l'état de contradiction qui existe entre l'homme qui a soif d'unité et de clarté et le monde inintelligible, fermé et divisé. Notre étude portera sur l'angoisse créée par l'absurde dans *Le Procès verbal* de J-M.G.Le Clézio et *Le Comité* de Sonallah Ibrahim, à travers l'analyse du personnage romanesque affligé par cette sensation douloureuse. Dans *Le Procès verbal*, son premier roman publié en 1963, Le Clézio traite, à travers l'histoire de son héros, l'absurdité de l'existence dans un monde matériel imparfait. De même que dans *Le Comité*, traduit en français et publié en 1992 (chez Actes Sud), Sonallah Ibrahim aborde un absurde qui rejoint celui des romans de Kafka, à travers un héros marginalisé qui cherche un sens à son existence. L'intérêt de notre étude consiste à identifier le type d'angoisse dans les deux romans, en se basant sur l'approche psychanalytique, et dans ce sens, la différence entre l'angoisse persistante et l'angoisse passagère à travers les protagonistes dans les deux sociétés française et égyptienne de ce temps.

Mots-clés : angoisse, absurdité, psychanalyse, échec, persistance.

* Maître de conférences et superviseuse du département de français à la faculté Al-Asun, université du canal de Suez..

Le thème de l'angoisse, largement abordé dans la littérature du vingtième siècle, est engendré suite à la violence et à l'atrocité des conflits mondiaux, qui entraînent les notions d'épouvante, d'impersonnalité et de perte de l'identité. L'angoisse - étant un malaise diffus face au monde, voire une inquiétude profonde née de la réflexion sur l'existence¹ - est liée au sentiment de l'absurde, répandu dans la seconde moitié du XXe siècle. L'absurde joue le rôle de position métaphysique initiale. C'est l'état de contradiction qui existe entre l'homme et le monde, un divorce entre les deux. L'absurde est donc le sentiment de l'incommunicabilité exprimé par l'étrangeté qu'éprouve l'homme dans un monde inintelligible, fermé et divisé. (Camus,1975) L'absurde c'est aussi la prise de conscience de la mort. Selon sa condition métaphysique, l'homme absurde sera vu comme un étranger parmi ses semblables, comme un exilé dans son univers et comme un condamné à mort. L'angoisse, créée alors par l'absurde, par la condition injuste et incompréhensible du monde déraisonnable, est l'invariant que nous avons choisi d'étudier sur deux supports romanesques différents: *Le Procès verbal* (1963) de J-M.G. Le Clézio et *Le Comité (Al-Lajna* 1981) de Sonallah Ibrahim. L'écriture de l'absurde est, en fait, une caractéristique commune aux deux œuvres, avec pour autant une différence dans le traitement de l'angoisse, suivant la conception philosophique de chaque auteur. Dès ses débuts, Le Clézio est marqué par l'existentialisme de Sartre et l'absurdité de Camus. Dans *Le Procès verbal*, le romancier traite, l'absurdité de l'existence dans

¹ <https://dictionnaire.le-robert.com/définition/angoisse>.

un monde matériel imparfait, à travers un récit imprégné par le climat de la guerre d'Algérie finissante. Son roman présente plusieurs références et une certaine correspondance avec les œuvres des deux philosophes. De même, une relation de similitude relie le héros, Adam Pollo, à celui de Sartre dans *La Nausée* et à Meursault dans *L'étranger* de Camus. Quant à Sonallah Ibrahim, il est influencé par l'œuvre de Franz Kafka, par l'atmosphère absurde et oppressante de ses œuvres, ainsi que par les tendances littéraires de cette période de la deuxième moitié du siècle, tels que : l'absurdité et le nouveau roman. Dans *Le Comité*, traduit en français et publié en 1992 chez Actes Sud, l'auteur aborde un absurde kafkaïen pénétré d'une lueur d'espoir, à travers un héros marginalisé qui cherche un sens à son existence. L'angoisse, qui découle de ces deux cas d'absurdité, est essentiellement appropriée à la théorie de Sigmund Freud, qui considère que l'angoisse est une émotion centrale et complexe, étroitement liée au fonctionnement psychique. Elle est inhérente à la condition humaine et elle est le résultat de la confrontation entre nos désirs instinctifs et les contraintes de la société. Dans son livre *Malaise dans la civilisation*, Freud conçoit que l'existence humaine est si misérable et dépourvue de sens qu'elle comporte une part d'angoisse, et de douleur. Cette part d'angoisse peut se développer pour être perpétuelle.

« *L'existence de l'homme est marquée par la misère, la frustration et la souffrance, ce qui engendre inévitablement une part d'angoisse* ». (Freud, 1930: 23)

Or selon la perspective freudienne, cette part d'angoisse perpétuelle voire persistante, est appelée "*l'angoisse pathologique*" ou "*névrotique*". Elle peut résulter de conflits profonds et durables entre les désirs inconscients et les mécanismes de défense. Cela pourrait être lié à des expériences infantiles, à des traumatismes passés ou à des conflits non résolus dans le développement psychique. Ce type d'angoisse peut se manifester sous la forme de troubles anxieux chroniques, de phobies ou d'autres symptômes psychologiques durables.

L'angoisse passagère - chez Freud "*l'angoisse devant un danger réel*" - en revanche, peut être associée à des situations spécifiques ou à des événements déclencheurs temporaires. Elle peut être considérée comme une réaction normale à des stress ponctuels, des changements de vie ou des confrontations avec des situations anxiogènes. Contrairement à l'angoisse persistante, l'angoisse passagère a tendance à diminuer une fois que la source du stress est éliminée ou gérée (Freud,1926).

L'intérêt de notre étude consiste à identifier le type d'angoisse dans les deux romans, en soulignant ce qui a contribué à créer cette angoisse chez le personnage héros. Ce faisant, nous commençons par envisager la différence entre l'angoisse persistante et l'angoisse passagère à travers les deux protagonistes, en vue de justifier lequel des deux a pu dépasser cette sensation douloureuse. À cet effet, nous aurons recours à l'approche psychanalytique et particulièrement à la théorie de Freud sur l'angoisse. En dernier lieu, nous allons parler de l'angoisse de la mort d'après les deux héros. Et finalement, nous

concluons avec le sens de l'angoisse dans les deux sociétés française et égyptienne de ce temps.

Au temps de la publication de son premier livre, J-M.G. Le Clézio passait pour un écrivain novateur et révolté à la fois. Il est novateur par les procédés d'écriture qui se rapprochent à ceux des nouveaux romanciers; et révolté par son refus de tout ce qui entrave la liberté de l'homme contemporain et restreigne sa volonté d'authenticité. D'ailleurs, l'angoisse développée dans l'œuvre de Le Clézio repose sur sa conception de l'homme contemporain, absorbé par une société matérielle injuste. Il s'attache à représenter la vie de cet homme déconcerté, contraint de vivre dans un monde dispersé et décevant. Dans le *Procès verbal*, Adam Pollo est le type du personnage héros, qui déserte l'armée suite à son expérience pénible dans la guerre d'Algérie. Il quitte sa famille sans donner une cause à son départ, et choisit de s'isoler loin de la ville dans une maison abandonnée sur la colline. Adam souffre d'une angoisse persistante, puisqu'il n'arrive pas à s'adapter à ce monde illusoire où il se voit perdu et désorienté. D'après sa théorie qui indique que l'angoisse est reliée à la solitude, Freud montre que la solitude est souvent la condition nécessaire à élaborer certains aspects de la vie psychique. (1930). Il souligne que la solitude peut permettre de se concentrer sur ses propres pensées et émotions, et de développer une plus grande conscience de soi et de ses besoins intérieurs. Selon lui, la solitude peut conduire à une illusion qui peut aider à supporter la réalité, mais elle peut aussi engendrer un sentiment d'isolement qui peut être préjudiciable à la santé mentale.

En fait, au début de son isolement, Adam trouve le plaisir de rester des heures seul devant la fenêtre à regarder le paysage et le soleil : « *Voilà comment j'avais rêvé de vivre depuis des temps : je mets deux chaises longues face à face, sous la fenêtre ; comme ça, vers midi, je m'allonge et je dors au soleil, devant le paysage, qui est beau, à ce qu'on dit* ». (Le Clézio, 1963: 10) Ses longs moments au soleil représentent les loisirs d'une conscience au chômage:

« *À quatre heures, je m'étends davantage (...) Je le regarde, lui, tout rond, et tout contre l'appui, la mer, c'est-à-dire l'horizon, exactement droit.(...) et je prétends qu'ils sont à moi, en silence, à personne d'autre. C'est drôle. Je suis sans arrêt comme ça, au soleil* ». (Idem.)

Le Clézio met en relief le caractère drôle d'Adam Pollo qui : « *avait l'air d'un mendiant, à rechercher partout les taches de soleil, à se tenir assis pendant des heures, bougeant à peine, dans les coins de murs* » (1963: 9). Il ne sort que rarement pour acheter des provisions ou pour aller à la plage. Il écrit son journal en confiant à son amie Michèle tout son quotidien avec ses étranges satisfactions. La solitude lui était alors favorable à se détendre, à développer son imagination, et à composer de la poésie. Le Clézio accentue cette idée en ayant recours aux éléments de la nature tels que: le soleil, la mer, le ciel et l'horizon, qui tous, et surtout le soleil, jouent un rôle important dans l'ambiance solitaire appropriée. Mais nous constatons que l'ennui rejoint cette solitude d'Adam Pollo qui ne continue pas avantageuse. L'auteur assure que « *C'était au début, vraiment au début ; puisque, après, il a commencé à comprendre ce que ça*

voulait dire que, monstre de solitude ». (1963: 12) D'après Freud, « l'anxiété est une réponse inévitable à la solitude ». (1932: 72) De même que « *La peur est souvent le résultat d'un sentiment d'insécurité et d'isolement* ». (Freud, 1920: 17) Adam commence à s'ennuyer dans cette solitude permanente. Les longues nuits passées bizarrement sous les cierges, animent son imagination d'idées négatives donnant lieu à la peur de glisser brutalement à son esprit. La familiarité même du soleil change en hostilité. Il l'imagine, sur le mur de la chambre, comme une grande araignée terrifiante. « *il s'exerçait à imaginer que le soleil était une immense araignée d'or, (...) c'était un type de pieuvre, horrible et fatale* », (1963: 14). Tout ce qui l'entoure se transforme insensiblement en des êtres monstrueux: « *En effet, graduellement, il arriva à recomposer un univers de terreurs enfantines; (...) La peur grandit invinciblement, il ne put arrêter imagination ni fureur* ». (Idem.) En conséquence, le ciel, le sol, les arbres, la mer tous diffèrent horriblement, « *même les hommes devinrent hostiles, barbares, (...) et ils vinrent en rangs serrés, à travers la campagne, cannibales, lâches ou féroces* ». (Idem.)

L'angoisse qui atteint subitement Adam dans sa lassitude et son inaction, est forcément la cause immédiate de la peur qui l'envahit dans son abri lointain. Dans son journal à Michèle, il identifie ce sentiment de peur pleinement amplifié par la solitude en disant :

« *J'ai un peu peur, je l'avoue, ici dans la maison, (...) J'ai peur que la colline ne se transforme en volcan. (...) J'ai peur des gens sur la plage, en BAS. Le sable se transforme en*

sables mouvants, le soleil en araignée, et les enfants en crevettes ». (1963:15).

Les 3 lettres du mot "BAS" sont toutes écrites en majuscules, pour mettre en évidence que son isolement ne pourrait le mettre à l'abri de tout danger environnant. Adam voit que « *La vie n'est pas logique* », il admet même que « *le temps comprend à la fois le fini et l'infini, le mesurable et l'incommensurable; contradiction, donc nullité du point de vue logique* » (Ibid.: 45) D'où un monde contradictoire, illogique presque voué à la mort. Adam est alors l'homme absurde qui comprend qu'il est étranger dans ce monde injuste et incohérent. C'est ainsi qu'il éprouve une angoisse persistante créée par une discorde et une mécontente due à l'absurdité de la société, à la philosophie de l'absurde, qui propose que rien n'ait de sens, pas plus la vie que la mort, et qui s'est répandue dans la période de l'après-guerre (des années 60), pour finir par devenir une de ses caractéristiques.

D'ailleurs, dans *Le Comité*, Sonallah Ibrahim a recours à un alter ego romanesque, ou un protagoniste qui est, comme lui, un travailleur intellectuel, pour exprimer sa quête de la vérité, son désir de comprendre et d'expliquer la société où il vit et le monde en général, plein de maux et de frustrations . Dans son livre *Le créateur littéraire et la fantaisie*, Freud met l'accent sur la relation étroite qui existe entre l'écrivain et son personnage héros, et la façon dont l'écrivain utilise son personnage pour explorer des aspects de lui-même qu'il ne peut pas explorer dans la vie réelle. Il explique que « *L'écrivain, qui sait comment il veut que les choses se passent dans la*

vie, peut donner à son héros le pouvoir de réaliser ce qu'il ne peut pas réaliser dans la vie réelle ». (Freud, 1908) Et il ajoute : « Le héros de l'écrivain est toujours un héros de substitution, un double imaginaire de l'auteur qui peut explorer des expériences et des désirs qu'il n'a jamais vécus dans la vie réelle ». (Idem.)

Nous avons alors affaire à un héros marginalisé qui cherche un sens à son existence. Le narrateur héros du roman décide de se présenter devant le Comité qui jugera de ses compétences. Il veut se prouver à lui-même qu'il est capable de changer sa vie, et de dépasser l'angoisse qu'a créé en lui la maladie. Mais, lors de son entretien avec les membres du comité, le héros a eu l'impression qu'il est un étranger dans ce monde clos et secret de cette institution. Sa conscience s'est éveillée du moment qu'on lui demande de faire une étude approfondie (c'était une décision bizarre et ce n'était pas de l'habitude du comité). Il est l'homme absurde qui découvre qu'il ne comprend ni ce comité, ni le comportement de ses membres à son égard: *« D'après les quelques informations que j'avais pu réunir sur les procédures ordinaires du Comité, il s'agissait clairement d'une mesure à la fois étrange et sans précédent ».* (Ibrahim, 1992: 39). Il a eu le sentiment d'étrangeté et de confusion, ainsi que le sentiment de déception face à ce monde incompréhensible qu'il n'arrive pas à satisfaire; ce monde étroit du Comité qui ne lui a fourni que les troubles et l'embarras, et qui l'a déçu et déprimé : *« À ce moment-là, je me suis senti gagné par un sentiment irrépressible d'impuissance et de lassitude. Je me voyais courir à l'échec ».* (1992: 46) Il s'agit d'une prise de conscience d'un désaccord, d'une mésentente

entre lui et le Comité. C'est donc l'absurde qui a créé chez le héros le sentiment d'angoisse, c'est la réaction injuste et étrange du Comité qui le fait tomber dans la déception et l'angoisse.

La différence foncière entre le héros du *Comité* et Adam Pollo, c'est que ce dernier n'a pas essayé de dépasser son angoisse et n'y a même pas pensé, alors que le premier a eu l'intention et l'a réalisée. En effet, le héros du *Comité* est présenté comme un homme conscient et lucide. Il est conscient de sa condition et de la nécessité d'une évolution : il connaît l'angoisse avec la maladie et parvient à la surmonter en changeant complètement sa vie :

« J'ai évoqué la douloureuse épreuve que j'avais traversée et ma maladie (...) C'était la vraie raison de mes échecs. Je savais à présent qu'il ne me restait plus d'autre solution que de changer radicalement le cours de mon existence ». (1992: 18)

Il se présente au comité après quelques années passées dans la lecture et la documentation dans tous les domaines. Mais il tombe de nouveau dans l'angoisse à la suite de la décision prise par le comité à son égard. C'est alors qu'il met toute sa lucidité dans la recherche du bonheur et décide de faire l'étude réclamée par le comité. Il entreprend tout un travail de documentation pour choisir l'individu contemporain le plus attrayant dans le monde arabe. Puis, avec beaucoup de réflexions et d'enthousiasme, il l'a enfin trouvé. C'est justement ce que Freud admet. Il conçoit que le travail, en tant qu'exigence de la réalité extérieure, fournit une excellente occasion de dépassement de l'angoisse par des moyens purement internes: «

Le travail est un moyen par lequel l'individu peut s'affirmer, développer ses capacités et se sentir valorisé ». (Freud, 1930: 91)

Ce qu'il faut surtout souligner c'est l'insistance de ce héros pour trouver toutes les recherches et les informations qui serviront à son étude: il met un plan de travail et s'il ne réussit pas, il le refait facilement avec zèle. Il est persévérant et ne se lasse jamais.

De même s'il connaît quelquefois des moments d'angoisse ou de fatigue, il les jette tout de suite de côté et reprend ses recherches :

« Soucieux, je m'en suis allé, plongé dans mes réflexions. Les jours filaient et je n'avais toujours rien fait.(...) J'ai préféré modifier mon programme en commençant à rassembler immédiatement tout ce que les journaux avaient publié à son sujet ». (1992: 52,53)

Et parce qu'il est ambitieux, la chance l'a toujours aidé. Il est de plus en plus curieux à tout savoir, à tout apprendre sur son sujet, et intéressé par toutes les informations qui mènent à bien son projet. Il retrouve alors un goût à sa vie.

« À bien y réfléchir, je sentais que les phénomènes étranges qui avaient entravé mes recherches dans un premier temps, avaient eu pour résultats de redonner un sens à ma vie. Je n'allais tout de même pas abandonné tout cela pour retrouver la vacuité douloureuse de mon existence passée » (1992: 98)

En fait, la vie du héros du *Comité* connaît une évolution qui est assimilée à l'évolution de la société où il vit (le passage p.48 nous indique qu'il a vécu dans la période qui s'étend entre les années 50 et 70 et peut-être même avant). En effet, avec la révolution de 52, la

société égyptienne a connu une nouvelle ère, pleine de gloire et d'exploits. Mais avec la défaite de 67, la société a senti la déception et l'angoisse, qui ont été effacées par la victoire d'octobre 73, puis plus tard avec d'autres mouvements vers plus de liberté et de progrès dans différents domaines.

Quant à Adam Pollo, nous remarquons qu'il n'a pas pensé à surmonter l'angoisse qu'il a connue dans sa vie en reclus. En fait, il n'a aucune intention d'évoluer, il est indifférent à l'avenir voire à toutes les valeurs morales et sociales. Il refuse de travailler ou de se marier. Il craint les responsabilités, et finit par négliger même la lettre affectueuse de sa mère lui demandant de retourner à la maison.

« Tout ce que nous avons fait pour toi, ton père et moi, a été fait dans l'idée de lutter contre ton asociabilité et ta pusillanimité c'est parce que nous ne voulons pas que les autres te condamnent, parce que tu es notre propre chair, que nous persévérons dans notre affection ».(1963: 154)

Ayant du mal à se connecter avec les autres et à s'intégrer dans la société, Adam est présenté comme un personnage asocial, irresponsable, d'un caractère drôle et indécis. Pour éviter la peur dans sa solitude, il se laisse aller au hasard et s'emploie à des occupations étranges. Il marche, par exemple, derrière un chien qu'il voit sur la plage, il l'imité et le suit dans un trajet trop long, sans but. En outre, il peut bizarrement s'assimiler à ce chien comme à d'autres animaux au zoo :

« Il passa le reste de son après-midi, parcourant le jardin zoologique d'un bout à l'autre, se mêlant aux peuples les

plus petits qui habitaient les cages, se confondant avec les lézards, avec les souris, avec les coléoptères ou les pélicans ». (Ibid. : 54)

Ce personnage étrange guette le moindre geste et saisit tous les mouvements, tous les détails pour s'incarner dans la vie de ce monde animal :

« *Voilà ce qui arrivait, voilà ce qui allait lui advenir : à force de voir le monde, le monde lui était complètement sorti des yeux ; les choses étaient tellement vues, senties, ressenties, des millions de fois, avec des millions d'yeux, de nez, d'oreilles, de langues, de peaux, qu'il était devenu comme un miroir à facettes* » (Ibid.: 57).

Il s'agit « *d'une folie devenue familière à Adam* » (Ibid. : 132), d'un processus que le narrateur auteur appelle « *Simultanéité* », qui répond à la volonté d'Adam de fuir le monde injuste des humains qu'il nomme « *race détestable* » vers une vie limpide et dérobée de l'animalité. Il en est de même avec le rat blanc trouvé dans la maison : « *Adam le regardait et écoutait intensément ; et il lui trouvait un air de parenté avec lui-même* » (Ibid. : 74). Il a immédiatement sympathisé avec ce beau rat : « *Adam se transformait en rat blanc, mais d'une métamorphose bizarre* » (Idem) Mais cette transformation avenante ne tarde pas à changer en « *L'obligation de tuer* » ce rat. Adam redevient subitement l'homme qui doit se débarrasser de ce rongeur intrus et importun. La scène du combat entre l'homme puissant et le faible rat est une projection d'une scène de la guerre, de grande violence, où le plus fort écrase féroce-ment le

plus faible. Ce caractère ambigu rejoint sa philosophie d'homme absurde, qui ne trouve aucune gêne à être enfermé à l'asile des aliénés :

« je n'ai rien contre, je n'ai pas le complexe cervical, et je pense que c'est une façon comme une autre de finir sa vie, tranquille, dans une belle maison, avec un beau jardin à la française, et des gens qui s'occupent de vous faire manger. Le reste ne compte pas, et ça n'empêche pas d'être plein d'imagination » (1963: 11)

De tout ce qui précède, nous déduisons qu'un personnage pareil ne saurait prendre la décision de dépasser l'angoisse qu'il éprouve. Il est incapable de réaliser une ambition ou de prendre une décision puisque rien ne vaut de sacrifier le présent au futur. Adam répète toujours : « *On n'était jamais sûr de rien ..* »(Ibid. : 12), ou : « *Je ne sais pas – on ne sait jamais...* » (Ibid. : 39) et « *Ça ne sert à rien* » (op.cit. : 45). L'angoisse est donc intimement liée à l'absurdité de la société, à la philosophie de l'absurde, qui propose que rien n'ait de sens, pas plus la vie que la mort, et qui s'est répandue dans la période de l'après-guerre (des années 60), pour finir par devenir une de ses caractéristiques. Ce caractère négligent, insouciant, le différencie complètement du héros du *Comité*.

Mais un autre point les rapproche tous les deux : l'angoisse de la mort qui est exposée en partie dans les deux œuvres. Que ce soit dans *Le Procès verbal* ou dans *Le Comité*, nous avons l'idée que la mort est inhérente à la vie humaine. Pour Adam, l'attente de la mort

est évidente, il explique à Michèle qu'il en est conscient même si c'est déplaisant :

« si je n'étais pas certain qu'il va m'arriver – qu'il doit m'arriver, fatalement, un jour ou l'autre, ce quelque chose de déplaisant. (...) Parce qu'on finit toujours par avoir raison, un jour, d'attendre la mort. (...) ce n'est pas l'impression désagréable que tu as qui compte, mais le fait qu'il ne se passe pas un moment sans qu'on attende, consciemment ou non, sa mort » (1963: 44)

Il en est de même pour l'autre héros, qui a commis un crime d'autodéfense, et se résigne au sort qui l'attend. Il avoue : *« Pourtant, mes regrets sont atténués par la certitude que ce qui doit arriver arrivera, tôt ou tard »*, et il ajoute plus loin : *« je ne regrettais pas le sort qui m'attendait »*. (1992 :178)

C'est vrai que tous les deux ont connu l'angoisse de la mort, mais ils ont pu la subir avec résignation grâce à leur lucidité, qui est une des caractéristiques du courage. Autrement dit, chacun d'eux reconnaît que la seule vérité dans ce monde, la seule évidence : c'est la mort.

Au terme de notre travail, nous constatons que le sentiment d'angoisse, que connaît chacun des deux héros, a certainement porté un sens différent chez l'un et l'autre, du fait que les deux appartiennent à deux mondes, deux civilisations et deux sociétés différentes: la société française et la société égyptienne. Dans la société française de l'après guerre (d'Algérie), l'angoisse d'Adam Pollo est due à son sentiment d'inconfort dans ce monde

illogique et incompréhensible. C'est son expérience pénible de soldat dans cette guerre qui traduit admirablement la vision d'un monde irrationnel gouverné par le hasard. Adam en est conscient et connaît l'angoisse persistante de vivre dans une pareille société qui ne change pas. Alors que l'angoisse dans la société égyptienne, du héros du *Comité*, a acquis un autre sens. Celui-ci passe par plusieurs moments d'angoisse passagère: l'angoisse de la maladie, l'angoisse de l'humiliation et de la déception face au comité, l'angoisse de l'embarras, du trouble à choisir un sujet à son étude pour contenter le comité et enfin l'angoisse de la mort. Mais à chaque fois, l'angoisse n'est qu'un moment qu'il ne tarde pas à dépasser, pour réaliser la satisfaction à laquelle il aspire.

Bibliographie:

Corpus:

- Le Clézio, J.M.G. (1963), *Le procès-verbal*, Gallimard, Paris.
- Ibrahim, Sonallah (1992) *Le Comité (Al-Lajna 1981)*, traduit de l'arabe (Égypte) par Yves Gonzalez-Quijano, Actes Sud, France.

Ouvrages généraux:

Camus, Albert (1975), *Le mythe de Sisyphe*, dans *Essais*, Paris, Gallimard, coll. la Pléiade.

Freud, Sigmund

- (1908), *Le créateur littéraire et la fantaisie*, in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, Paris, 1985.

- (1920). "Au-delà du principe de plaisir", OCF.P, vol. XVIII.

(1930), *Malaise dans la civilisation*, trad. J. Laplanche, PUF, 2010

- (1932). "Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse", trad. R.M. Zeitlin, Paris, 1984, OCF.P, vol. XXII.

- (1926) *Inhibition, symptôme et angoisse*, trad. M. Tort, Paris, OCF/P, XVII, PUF, 1968

- Jacquemond, Richard (2005), « Sonallah Ibrahim: un Égyptien en Californie », *La Pensée du Midi*, Vol. 1, N° 14, Cairn, pp. 136- 141

- Salles, Marina (1996), *Le procès-verbal : J. M. G. Le Clézio*, Bertrand-Lacoste, coll. « Parcours de lecture », Paris.
- Salles, Marina (2006), *Le Clézio : Notre contemporain*, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », Rennes.

Sitographie:

- *Le Robert* [en ligne],(consulté le 9/11/2022)
<https://dictionnaire.lerobert.com/définition/angoisse>
- Doumet, Christian, "Jean-Marie Gustave Le Clézio (1940-)", *Encyclopédie Universalis* [en ligne], (consulté le 10/1/2023)
<http://www.universalis.fr/encyclopedie/jean-marie-gustave-le-clezio/>

القلق المستمر والقلق العابر في روايتي "المحضر" للكاتب الفرنسي لوكليزيو و "اللجنة" لصنع الله ابراهيم.

ملخص

إن موضوع القلق، الذي تم تناوله على نطاق واسع في أدب القرن العشرين، نشأ في أعقاب العنف والفظائع التي شهدتها الصراعات العالمية. القلق - كونه شعورا بالاستياء منتشرًا في العالم، أو حتى قلقًا عميقًا يتولد من التفكير في الوجود - يرتبط بشكل أساسي بالشعور بالعبث، الذي انتشر على نطاق واسع في النصف الثاني من القرن العشرين. العبث هو حالة التناقض الموجودة بين الإنسان المتعطش للوحدة والوضوح والعالم غير المفهوم والمغلق والمنقسم. ستركز دراستنا على القلق الذي أحدثه العبث في كتابي Le Procès verbal لـ J-M.G. Le Clézio و Le Comité (أو اللجنة) لصنع الله إبراهيم، من خلال تحليل شخصية البطل في الرواية التي أصابه هذا الإحساس المؤلم. في روايته الأولى Le Procès verbal، التي نُشرت عام ١٩٦٣، يتناول Le Clézio، من خلال بطل القصة، عبثية الوجود في عالم مادي غير كامل. وكما هو الحال في Le Comité، التي ترجمت إلى الفرنسية ونشرت عام ١٩٩٢، يتناول صنع الله إبراهيم العبث على طريقة العبثية الروائية لكافكا، من خلال بطل مهمش يبحث عن معنى لوجوده. وتهدف الدراسة إلى التعرف على نوع القلق في الروايتين، في ضوء منهج التحليل النفسي، وفي هذا الإطار التعرف على الفرق بين القلق المستمر والقلق العابر من خلال شخصية البطل في كلٍّ من المجتمعين الفرنسي والمصري في ذلك الوقت.

الكلمات المفتاحية: القلق، العبثية، التحليل النفسي، الفشل، الإصرار.